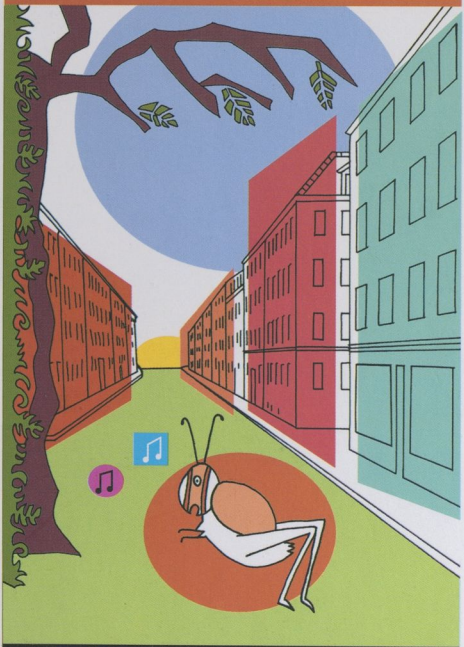
GRAINES DE SAGESSE

LE CHANT DU GRILLON



PAR BRUNO FERRERO

EDITIONS DU SIGNE

D 266 98 733
824

Bruno Ferrero

Le Chant du Grillon

Adaptation de Jean Hubler et Dominique Riebel

84
2001-116256

Le Grillon et la Pièce de Monnaie

Un sage indien avait un ami à Milan. Ils s'étaient connus en Inde où l'Italien effectuait un voyage avec sa famille. L'Indien avait été leur guide et leur avait montré les sites les plus remarquables de son pays.

Plein de reconnaissance, le milanais avait invité le sage à venir chez lui pour lui faire découvrir sa région. D'abord réticent, l'Indien avait fini par céder devant l'insistance de son ami italien et, un beau jour, il atterrit à l'aéroport de Milan.

Le lendemain, les deux amis se rendirent au centre ville. Avec son visage couleur chocolat, sa barbe noire et son turban jaune, l'Indien attirait les regards. Le Milanais était fier de marcher à ses côtés. Soudain, place St-Babylas, l'Indien s'arrêta.

"Est-ce que tu entends ce que j'entends ? " demanda-t-il.

Quelque peu déconcerté, le Milanais tendit l'oreille mais il ne perçut rien d'autre que la grande rumeur du trafic routier.

"Il y a un grillon qui chante ici, poursuivit l'Indien, sûr de lui.

- Tu te trompes, répliqua le Milanais, je n'entends que le bruit de la ville. Et puis, pourquoi y aurait-il des grillons en cet endroit ?

- Je ne me trompe pas. J'entends bel et bien le chant d'un grillon", insista l'Indien.

Et il se mit à chercher résolument au milieu d'un bosquet. Quelques instants plus tard, il montra à son ami, toujours aussi sceptique, un petit insecte. C'était un magnifique grillon chanteur qui rentrait dans sa cachette en grommelant contre ceux qui venaient perturber son concert.

"Tu as vu ? C'était un grillon, dit l'Indien.

- C'est vrai, admit le Milanais. Vous autres Indiens, vous avez l'ouïe beaucoup plus fine que nous les Blancs...

BnF
L&A

- Alors là, tu te trompes, sourit le sage. Regarde attentivement..."

L'Indien tira de sa poche une petite pièce de monnaie et la laissa tomber discrètement sur le trottoir. Immédiatement quatre ou cinq personnes se tournèrent pour voir d'où venait le bruit. "Tu as vu ? demanda l'Indien. Le tintement de cette petite pièce était beaucoup plus bref et plus faible que le chant du grillon. As-tu remarqué combien de Blancs l'ont entendu ?"



Les petites histoires qui suivent sont comme le chant du grillon dans la ville. Elles nous invitent à prêter attention à toutes ces voix que nous avons oublié d'écouter... Tous ces chants intérieurs à nous-mêmes et qui nous parlent de ciel bleu, d'air pur, de rêves et de battements de cœur, du désir de s'embrasser ou de pleurer ensemble, d'un Dieu bouleversant qui est venu nous demander de nous laisser aimer par Lui.

MANHATTAN

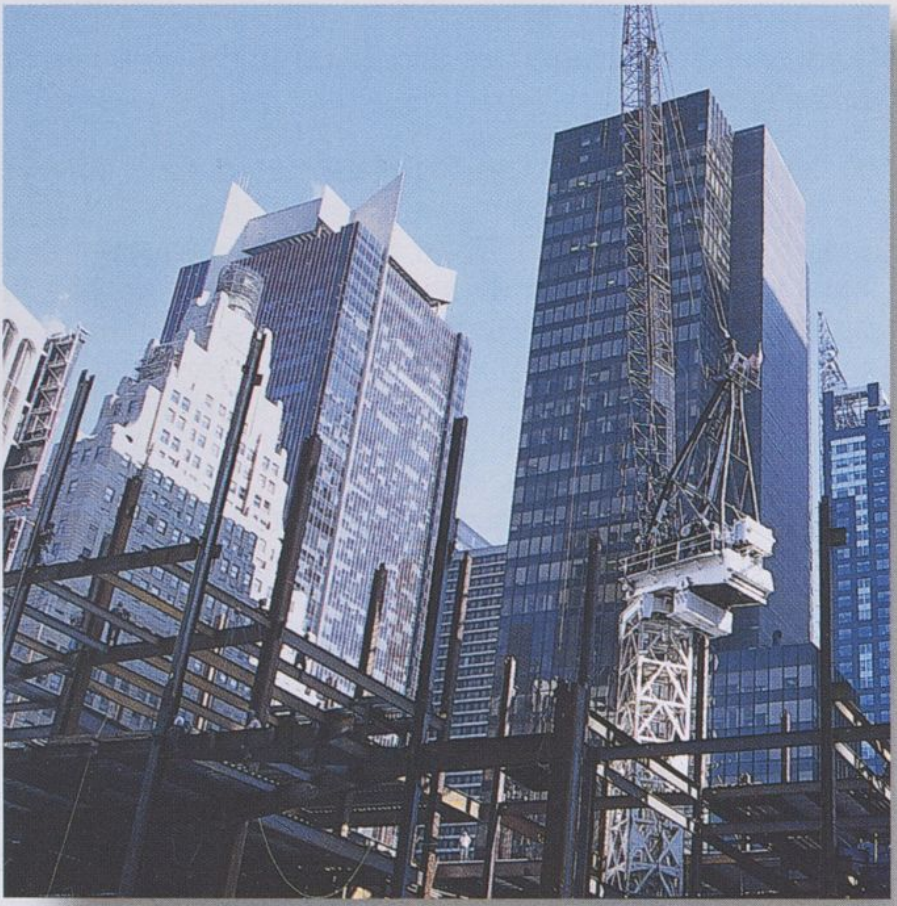
Le hall de la Société Maximus aurait pu contenir une cathédrale tant il était grand. Il n'était que scintillement et lumière. La Société possédait la moitié du monde et cela se voyait.

Mister Liddel, le président de Maximus, arriva avec cinq minutes d'avance. C'était une grande journée : la Société était sur le point d'acquérir une demi-douzaine de banques, sept grandes industries internationales et la quasi-totalité du territoire d'un pays africain qui ne savait plus comment payer ses dettes.

Mister Liddel jubilait : tout cet empire était le fruit de ses machinations. Son regard dur qui faisait trembler des régiments de fonctionnaires, embrassa le hall avant de se poser sur le tabouret d'un cireur de chaussures, installé dans un coin. C'était un vieux Noir très ordinaire, vêtu de haillons. Ses brosses étaient usées et ses mains maculées de cirage.

Mister Liddel ne l'avait jamais vu. Mais comme il lui restait cinq minutes, il avait encore la possibilité de se faire lustrer les fabuleuses chaussures à 650 dollars qu'il portait. Le Noir fit son travail avec dextérité. Au bout de trois minutes, les chaussures brillaient tellement que c'était un plaisir de les regarder. Mister Liddel tendit un dollar à l'homme. C'était un geste mécanique, mais l'espace d'un instant, il croisa le regard du cireur : un regard pénétrant, avec une lueur débonnaire et amusée qui alluma comme une étincelle au plus profond de lui-même.

Puis il se leva de son tabouret. A cet instant, se produisit le phénomène le plus étrange et le plus prodigieux qu'on puisse imaginer : les chaussures de Mister Liddel partirent comme des fusées, l'emportant littéralement hors du hall. Les deux portiers, stupéfaits, le virent traverser la rue à



toute vitesse, comme s'il voulait courir le marathon de New York. Singulier parcours que celui de Mister Liddel ! Ses chaussures le conduisirent devant un homme sans jambes qui demandait l'aumône à l'angle de la 59e rue. Mister Liddel vida le contenu de son portefeuille dans les mains de l'infirme abasourdi. Il se dirigea ensuite vers un quartier miteux sans se douter de ce qu'il allait y découvrir. Lui qui ignorait tout des taudis et de la misère se trouva soudain

projeté au milieu des larmes, de la solitude, des maladies, spectateur involontaire des abandons et des infamies de toutes sortes...

Au bout de quelques heures dans cet endroit hideux, Mister Liddel était épuisé et bouleversé. Il se sentait devenu un tout autre homme. C'était un peu comme si toute sa vie, ses yeux avaient été voilés et qu'enfin ils avaient recouvré la liberté de voir.

Le soir venu, les chaussures eurent une initiative surprenante : elles "portèrent" Mister Liddel dans une église..., lui qui n'était plus entré dans un sanctuaire depuis sa tendre enfance ! Il faisait sombre. Seule une veilleuse rouge brillait. Mister Liddel revit alors le regard profond qui venait d'allumer une petite lumière dans son cœur. Une grande joie l'envahit et subitement il comprit.

Après cet incident, ses chaussures redevinrent normales. Mister Liddel retourna tard le soir dans le hall de la Société et demanda :

"Savez-vous où s'est rendu le cireur de chaussures noir ? — Il n'y en a jamais eu ici, Monsieur !" lui répondit-on ... C'était bien ce qu'il avait pressenti ! Mais qui aurait jamais cru que Dieu était un nègre et qu'il se faisait cireur de chaussures à Manhattan ?



"Et si vous voulez connaître Dieu, ne vous préoccupez pas de résoudre des énigmes.
Regardez plutôt autour de vous et vous le verrez jouant avec vos enfants.
Et regardez dans l'espace ; vous le verrez marchant dans le nuage, étendant ses bras dans l'éclair et tombant en pluie..."
Khalil Gibran

Un Vrai Papa

"Écoute, mon fils. Je te dis tout cela pendant que tu dors, ta petite main sous la joue et tes cheveux blonds collés au front. Il y a quelques minutes, alors que j'étais en train de lire à la bibliothèque, je fus comme submergé par une vague de remords. C'est tout rempli d'un sentiment de culpabilité que je m'approche de ton lit.

Oui, j'étais en train de penser à toutes ces fois où je t'ai blessé : un jour alors que tu t'habillais pour aller à l'école, je t'ai reproché brutalement de t'être simplement passé une serviette sur le visage au lieu de te laver comme il faut, et de n'avoir pas nettoyé tes chaussures. Je t'ai grondé durement quand tu jetais tes affaires par terre.

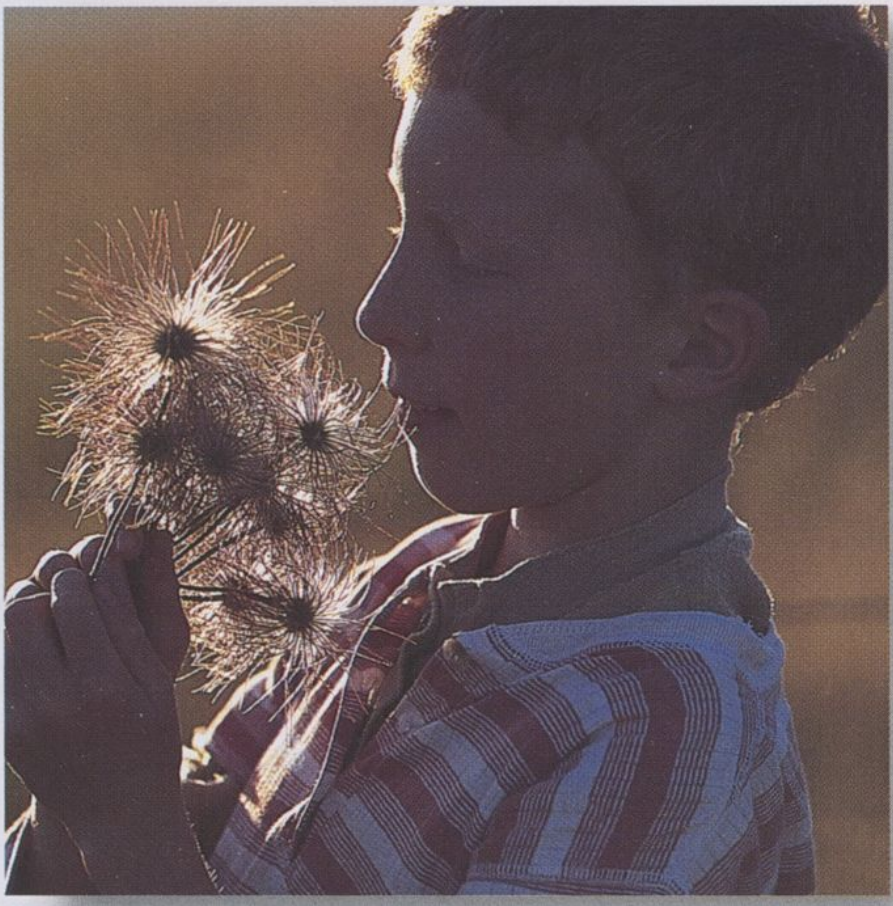
Je t'ai aussi pris en défaut au petit déjeuner : tu avais sali la nappe, mis les coudes sur la table et tartiné trop de beurre sur le pain. Et, quand tu t'es mis à jouer et que je suis parti prendre le train, tu t'es retourné et tu m'as salué de ta petite main en criant : "Au revoir, papou !" Et moi, je t'ai répondu en fronçant les sourcils : "Sois poli et tiens-toi comme il faut !"

Et tout a continué comme avant. Un soir en rentrant du travail, je t'ai trouvé agenouillé sur le parquet, en train de jouer. Remarquant tes chaussettes trouées, je t'ai humilié devant tes amis. "Les chaussettes sont chères, si tu devais les acheter toi-même, tu y ferais plus attention," ai–je crié en colère. Tu te rappelles ? Un peu plus tard, tu es entré timidement au salon où je lisais, le

regard plein de tristesse à cause de l'offense subie. Quand, agacé d'avoir été interrompu, je levai les yeux du journal, tu es resté hésitant sur le seuil de la porte. Je me mis à hurler : "Qu'est-ce que tu veux encore ?" Mais toi, tu n'as rien dit, tu as couru vers moi et tu t'es jeté à mon cou, tu m'as embrassé et tes petits bras m'ont serré avec toute l'affection que Dieu a déposée dans ton cœur. Puis, tu es reparti, dévalant les escaliers à petits pas.

Juste après ton départ, le journal m'a échappé des mains et je fus pris d'une terrible angoisse. Mais qu'est-ce qui m'arrive ? me demandais-je, soudain conscient de l'absurdité de ma conduite. Je suis en train de prendre la mauvaise habitude de te trouver des fautes et de te réprimander à tout moment. Pourtant tu n'es encore qu'un petit enfant, pas un adulte.

Je n'ajouterai rien d'autre ce soir, mon fils. Me voici simplement près de ton lit, agenouillé, le cœur plein de honte. Piètre réparation. Je sais que tu es trop petit pour comprendre toutes ces choses. Mais demain je serai pour toi un vrai papa. Je partagerai davantage ta vie. Je ne me sentirai pas bien quand tu ne te sentiras pas bien. Je rirai quand tu riras. Je me mordrai la langue quand des paroles d'impatience jailliront de mes lèvres. Et je ne cesserai de me répéter pour bien m'en imprégner : "c'est encore un petit garçon !" Je crains d'avoir toujours été trop dur avec toi. En te regardant dormir, tout blotti dans ton petit lit, je réalise que tu n'es encore qu'un petit "bout d'homme". Décidément, je t'ai toujours demandé trop, beaucoup trop !



"... Un enfant est comme un pot de fleurs,...il a besoin de soleil, c'est-à-dire d'amour. Ce n'est pas la peine d'essayer de le faire grandir en lui tirant sur les feuilles pour qu'elles s'allongent vite et sur la tige pour qu'elle pousse très haut parce que nous risquerions alors de l'arracher avec les racines."
Norbert Vogel (Quand l'homme s'éveillera)